

debout à angle droit l'une avec l'autre, et parallèlement avec leurs côtés respectifs. D'autres ressemblaient à celui de Moumoué décrit par les frères; d'autres enfin étaient carrés comme les premiers. Le plus grand avait à sa base cent cinquante-six pieds de longueur sur cent quarante de largeur: quatre degrés, qui faisaient le tour du monument, conduisaient du pied au sommet; une seule pierre formait la hauteur du degré, qui était de trois pieds neuf pouces sur cinq pieds et demi de largeur. Quelques-unes de ces pierres, qui composaient l'assise inférieure, étaient d'une très-grande dimension; j'en mesurai une qui avait vingt-quatre pieds de longueur sur douze de largeur, et deux pieds d'épaisseur. Fatafé nous dit qu'on les apportait de Lefouga dans des pirogues doubles. Ce sont des pierres de corail assez bien taillées; les côtés sont passablement droits et les surfaces assez unies. Elles sont devenues si dures, que nous eûmes beaucoup de peine à en casser un morceau à un des angles, ce qui nous embarrassa beaucoup pour deviner comment les insulaires s'y étaient pris pour les tailler. Les marques d'antiquité que portent quelques-unes font penser que les bâtisses ont dû exister long-temps avant que Tasman eût montré aux naturels un outil en fer. Indépendamment des arbres qui croissent sur le sommet et sur les flancs de la plupart de ces monu-

mens, l'étoua ou le casuarina, et d'autres encore, les entourent, ce qui, avec les milliers de chauve-souris suspendues à leurs branches, contribue à donner un air de solennité lugubre à ces sépultures des anciens chefs. Quand nous nous en allions, Fatafé nous dit que tous les fiatoukas que nous avons vus, avaient été construits par ses ancêtres qui y reposaient. Comme il n'y avait pas de motif de révoquer en doute ce qu'il disait, il en résulte que le suprême pouvoir dans le gouvernement de l'île s'est conservé pendant plusieurs générations dans la famille des Fatafés. En effet, quoiqu'il y ait beaucoup de fiatoukas dans l'île, les frères qui en avaient vu la plus grande partie, nous ont assuré qu'il n'y en avait aucun qui pût être comparé à ceux-là pour la grandeur de la structure et la dimension des pierres.

« Une des femmes de Fatafé était en couches. On nous conduisit à son appartement, qui était extrêmement propre: on avait couvert le plancher de nattes. La mère et l'enfant avaient la peau barbouillée de turmeric, ce qui lui donnait une apparence luisante: on nous dit que c'était l'usage pour les femmes qui sont dans cet état. Plusieurs servantes entouraient l'accouchée. Quoique Fatafé ait plusieurs autres enfans, tout le monde paraissait comblé de joie de cet événement. Nous rendîmes visite à d'autres chefs des deux sexes. Partout

nous fûmes bien accueillis et nous reçûmes des présens.

Le 7 septembre le *Duff* partit de Tongatabou, et après avoir passé près de Honga-Harpi, et de Honga-Tonga, qui sont médiocrement hautes et paraissent fertiles, il vit d'autres petites îles. La position de celles qu'il aperçut le soir lui donna lieu de penser qu'elles étaient les mêmes que celles que Bligh avaient rencontrées lorsqu'il eut quitté Tofo avec la chaloupe, ou qu'elles en sont voisines.

Le 8 au point du jour on découvrit de nouvelles îles tout entourées de récifs. On pensa que pendant la nuit on avait passé près de plusieurs de ces écueils. La situation où l'on était parut très-critique, et l'on appela île du Danger celle que l'on avait de l'avant. Le vent fraîchissait; la mer devenait très-grosse; il fallut user de beaucoup de précautions pour passer au milieu de tous ces rochers: les manœuvres que l'on fit, réussirent et l'on en sortit heureusement. A midi on se trouva par  $18^{\circ} 25'$  sud. L'île du Danger est assez haute et bien boisée.

On était le 12 à midi par  $16^{\circ} 42'$  sud, et  $181^{\circ} 13'$  est. Une demi-heure après l'on eut connaissance d'une terre dans le sud, et l'on se dirigea de ce côté, pour avoir des communications avec les habitans. Aussitôt on se trouva au milieu

des récifs. Le 13 au point du jour on était le long de la côte septentrionale d'une île qui fut nommée *île de sir Charles Middleton*. On n'aperçut aucune ouverture dans le récif de ce côté; peut-être y en a-t-il dans les autres parties. Après avoir pris tous les relèvemens nécessaires pour constater la position de cette île, on fit voile au nord-ouest, vers une autre qui fut nommée *île Direction*. Des naturels, leur lance à la main, étaient sur le rivage. On en aperçut de même sur une autre assez grande, située plus au nord-ouest, et qui fut nommée *île de Ross*. On y distingua aussi de la fumée entre les arbres. Tous ces insulaires sont en sûreté derrière la barrière de récifs qui ceint la terre qu'ils habitent. L'observation donna vis-à-vis l'île Ross  $16^{\circ} 48'$  sud, et  $180^{\circ} 29'$  est.

Le soir le vaisseau se trouva entouré de tous côtés d'îles et de récifs. En conséquence Wilson diminua de voiles, et choisit l'espace qui lui parut le plus net, pour y courir de petites bordées pendant la nuit. A neuf heures on n'apercevait aucun danger, et l'on se croyait parfaitement en sûreté; tout à coup le vaisseau toucha sur un récif de corail: la mer y brisait à peine assez pour avertir du péril. L'alarme fut générale; on craignit de faire naufrage, malheur qui se présenta à l'imagination accompagné d'une foule d'idées effrayantes. « Nous étions au milieu de l'archipel des îles Fidji, dit le narrateur, et

nous savions que ses habitans sont des cannibales farouches, qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec aucun navigateur. Ainsi nous ne devions nous attendre qu'au sort le plus funeste. Par bonheur nous n'avions touché que sur un petit récif. Au bout de six minutes d'anxiété, nous fûmes, grâce à nos manœuvres, hors de tout danger. Nous ne pûmes pour le moment constater le dommage que le navire avait éprouvé, car il ne faisait pas eau; mais arrivé en Angleterre, lorsqu'on le radouba, on reconnut que nous n'avions dû notre salut qu'à un miracle. Le rocher avait frappé contre une membrure. La violence du coup avait enfoncé le cuivre et endommagé profondément le doublage, qui avait été brisé. S'il eût pénétré entre les côtes, il eût percé le doublage de part en part, et nous ne fussions certainement jamais retournés dans notre patrie adorer l'auteur de toute miséricorde.

« La clarté du jour nous ayant montré les dangers qui nous entouraient de tous les côtés, nous fûmes surpris d'y avoir si heureusement échappé, et nous désirâmes vivement d'en sortir au plus tôt. Arrivés à la dernière île de ce groupe dangereux, qui est la plus septentrionale, on la nomma *Farewell island* (île d'adieu). Ses côtes au nord sont des falaises escarpées, contre lesquelles la mer bat avec violence. Une portion de leur surface s'étais écroulée, et l'on voyait à leur base d'énormes

fragmens épars. La partie du nord-ouest de l'île avait une apparence moins fertile que les autres; mais à l'est son aspect est plus agréable; et de ce côté l'on vit des naturels et des maisons sur le sommet des montagnes. Il y a probablement un terrain bas comme à Taïti à la côte sud-ouest, où nous avions l'intention de laisser tomber l'ancre. En avançant vers la pointe nord-ouest, nous vîmes un banc tout près de nous, et une battue immense s'étendait au large au sud-ouest. A midi l'île nous restait au sud; nous étions alors par  $15^{\circ} 41'$  sud, et  $180^{\circ} 25'$  est. Nous eûmes beaucoup de regret de ce que les écueils nombreux dont la mer est parsemée autour de ces îles nous eussent empêché d'avoir des relations avec les naturels, qui sans doute désiraient beaucoup de faire des échanges avec nous; car les habitans de l'archipel des Amis trafiquent avec eux des marchandises qu'ils reçoivent de nous.

Ces îles sont probablement les mêmes que celles au milieu desquelles Tasman se trouva embarrassé, et qu'il nomma *îles du prince Guillaume*. On peut présumer que les Européens n'en ont encore vu qu'une partie, car il est évident que plusieurs autres se trouvent au sud-ouest. Nous ne pûmes apercevoir la plus proche qu'assez indistinctement, et quelques-unes étaient à une certaine distance

de la route du capitaine Bligh dans ses deux voyages.

« Elles font sans doute partie de celles que les naturels de Tongatabou nomment îles Fidji, puisqu'elles sont situées dans la direction qu'ils indiquent. Elles sont généralement hautes; elles paraissent fertiles. Les montagnes les plus élevées sont boisées depuis le bord de la mer jusqu'à leur sommet, où dans quelques-unes on distinguait beaucoup de cocotiers, qui dans quelques îles ne réussissent que dans les terrains bas. Ainsi ce n'est pas ici comme à Taïti, où le terrain de la région moyenne n'offre qu'une herbe brûlée par le soleil. Plusieurs ont aussi une ceinture de terrain inférieur très-fertile. Les vallées de l'île Middleton nous semblèrent délicieuses; elles doivent abonder en fruits de toutes les sortes, et en général en productions communes dans ces contrées du globe. Nous distinguâmes des espaces cultivés: c'était vraisemblablement du kava.

« Des récifs de corail entourent chaque île, et unissent celles qui sont voisines l'une de l'autre. Il est hors de doute qu'il existe des ouvertures dans ces récifs, et qu'au-delà se trouvent de bons mouillages; mais le capitaine voulant s'arrêter aux îles Peleou, et devant arriver à la Chine à une époque déterminée, on ne pouvait s'arrêter pour

chercher à pénétrer dans ce labyrinthe de rochers. Nous vîmes partout des habitans, et sans doute cet archipel est très-peuplé. Ils ont certainement fait quelques progrès dans la civilisation, puisque les naturels des îles des Amis, qui ont fort bonne opinion d'eux-mêmes, conviennent que ceux de Fidji l'emportent sur eux dans plusieurs ouvrages qui exigent de l'adresse; qu'ils ont de plus grandes pirogues, qu'ils sont braves et belliqueux; mais ils abhorrent leur détestable coutume de manger les prisonniers. Ils font usage d'arcs et de flèches à la guerre. La noirceur de leur peau, la disparité de mœurs et de langage, prouvent qu'ils ont une origine différente des habitans des archipels où nous avons établi les missions.

« Le 16 nous vîmes l'île de Rotouma. On ne s'en approcha que le lendemain matin. Plusieurs pirogues s'en détachèrent; il y avait dans chacune six à sept insulaires. Ils furent d'abord craintifs et se tinrent à distance; enfin quelques-uns s'enhardirent et nous accostèrent. L'un d'eux prenant une poule à la main, se jeta à la mer, et saisissant une corde du bord, y monta. Il fit signe qu'il voulait une hache pour sa poule: nous en conclûmes qu'il avait existé des relations amicales entre ce peuple et le capitaine Edwards, lorsqu'il découvrit cette île en 1791. Sans doute elle n'a, depuis cette époque, été visitée par aucun autre naviga-

teur, car les naturels nous regardaient avec un air de surprise mêlée d'admiration. Nous étions au dimanche; la règle que nous nous étions constamment prescrite dans ces mers nous empêcha de commercer avec ces gens. Toutefois l'insulaire qui était à bord reçut une hache, quelques hameçons et d'autres objets, qui le firent sauter de joie. Trois autres, encouragés par la bonne réception que nous lui avions faite, se hasardèrent après lui, et furent également bien accueillis. Il en serait venu un plus grand nombre, s'ils en avaient eu l'occasion; car s'apercevant que nous naviguions pour nous éloigner de leur île, ils nous indiquèrent une baie, comme s'ils eussent désiré de nous voir y jeter l'ancre. En prolongeant la côte septentrionale, nous distinguâmes près de son extrémité occidentale une belle baie. Si le mouillage y est bon, les vaisseaux doivent y être à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du nord; peut-être dans son intérieur en est-on aussi préservé. Plusieurs îlots sont situés au nord et à l'ouest de cette baie, reconnaissable par une haute montagne qui est à l'ouest et termine l'île de ce côté. Elle est très-escarpée du côté du nord. Le plus grand des îlots est divisé en deux, comme s'il eût été fendu par un tremblement de terre.

« Rotouma est l'île la plus peuplée et la plus fertile que nous ayons rencontré dans ces pa-

rages; dans un espace d'un mille au plus, à l'extrémité orientale, nous comptâmes à peu près deux cents maisons près du rivage, et sans doute les arbres nous en cachèrent plusieurs. Il y avait lieu de penser que les autres étaient également bien peuplées. Ces insulaires ressemblent beaucoup à ceux de l'archipel des Amis, sinon qu'ils nous parurent d'une couleur plus claire, et qu'ils étaient tatoués d'une manière un peu différente: ce sont des figures d'oiseaux et de poissons, avec des cercles et des taches sur les bras et sur les épaules: celles-ci sont évidemment faites pour représenter les corps célestes. Trois femmes que nous vîmes, étaient tatouées de cette dernière façon. A Tongatabou jamais la partie supérieure du corps n'est tatouée. Celles de Rotouma portent leurs cheveux longs et les teignent en rouge, et se frottent le cou et la poitrine avec un mélange de cette couleur et d'huile de coco. Les hommes qui vinrent à bord paraissaient avoir l'esprit fin et mâle, et plusieurs usages des peuples de Tongatabou. L'un d'eux nous fit entendre par signes que pour témoignage de la douleur, ils se découpent la tête avec des dents de requin, se frappent les joues jusqu'à ce qu'elles saignent, et se percent les bras et les jambes avec des lances; mais que les femmes ne se coupent que le petit doigt. Les hommes en sont exempts; tandis qu'à Tongatabou à peine voit-

on un homme ou une femme qui ne les aient perdus tous les deux.

Leurs pirogues simples, nous n'en vîmes pas de doubles, sont à peu près les mêmes que celles des naturels des îles des Amis; elles sont plus courtes, et ne semblèrent ni si propres, ni si bien finies. Nous ne leur vîmes d'autres armes que des lances délicatement sculptées et armées du piquant d'une espèce de raie. Ces insulaires manifestèrent un étonnement extrême à la vue des moutons, des chèvres et des chats. Ils nous dirent qu'ils avaient abondamment des cochons et des poules. L'île doit aussi produire tous les végétaux utiles que l'on trouve dans ces climats. Cette affluence de vivres, réunie au caractère des habitans, qui nous ont paru gais et doux, fait de cette île le lieu le plus convenable, selon moi, pour la relâche des bâtimens qui vont dans l'ouest, et qui ont besoin de provisions. Quant à la mission, je pense que si deux jeunes gens comme M. Crook voulaient consacrer leur vie à l'instruction de six mille pauvres païens, il n'y a peut-être pas d'endroits où ils pourraient s'établir avec plus d'avantage, car la subsistance y est assurée; et l'île étant éloignée des autres, ne doit jamais être enveloppée dans les guerres, excepté lorsque les habitans ont des querelles entre eux. Sa longueur est à peu près de cinq lieues.

En partant de Rotouma, le *Duff* fit route dans l'ouest pendant huit jours. Il mettait en travers pendant la nuit, de sorte que s'il se fût trouvé des terres à cinq lieues de distance de la ligne, on les eût aperçues. Le 25 dans la matinée on en vit une: le temps était sombre; il tombait une pluie fine; on ne put pas observer la latitude. A cinq heures du soir on fut assez près de cette terre pour reconnaître qu'elle consistait en une douzaine d'îles séparées; trois étaient assez grandes. Une pirogue dans laquelle il y avait deux hommes vint à la portée de la voix. Ces sauvages ne voulurent pas s'aventurer de plus près: ils se tenaient debout, brandissaient leurs pagayes, criaient d'une voix très-rauque, non pour menacer ou défier les Anglais, mais pour exprimer leur surprise d'une vue si prodigieuse; car probablement ils n'avaient jamais aperçu un vaisseau. Ils avaient dans leurs pirogues des corbeilles de fruits, qu'ils montraient souvent du doigt, comme s'ils eussent voulu les troquer contre quelque chose. Cependant si jamais un vaisseau ne s'était présenté à leurs regards, il est plus probable qu'ils avaient envie de faire une offrande de ces objets; car ils ne pouvaient désirer d'obtenir en échange ce qu'ils ne connaissaient pas. Quoi qu'il en ait pu être, la peur les retint à une certaine distance. Neuf autres pirogues se mirent en marche; ces Indiens furent aussi prudents que

les premiers, restant à une assez bonne distance de l'arrière. Le *Duff* s'étant approché de l'île aurait certainement passé à travers cette petite flotte, si les Indiens, connaissant leur position, ne se fussent pas éloignés. Ils se dirigeaient vers la plus grande île, lorsqu'un coup de vent violent, accompagné de pluie, obligea le *Duff* de faire route vent arrière; il aurait passé par-dessus les pirogues, si les Indiens de la plus petite ne se fussent jetés à la nage pour aller dans une plus grande. Le grain passé, on vit qu'ils étaient tout près du rivage de l'île, et que la pirogue abandonnée se trouvait à peu de distance du vaisseau. On la hala à bord, parce qu'on espérait avoir une occasion de la rendre le lendemain.

Cette pirogue avait quatorze pieds de long, et environ quinze pouces de large; elle était creusée dans un tronc d'arbre, pointue aux deux extrémités, et un peu ornée dans sa partie supérieure. Les outils dont les Indiens s'étaient servi pour exécuter ce travail avaient laissé des traces: on reconnut que c'était une gouge.

On était resté sous peu de voiles pendant la nuit, en gouvernant à l'est. Au point du jour on s'aperçut que l'on avait considérablement dérivé au sud. Comme on espérait encore avoir quelques communications avec les naturels, on augmenta de voiles, et l'on revint au vent. Vers onze heures du

matin, on était assez près de la grande île. Cinq pirogues s'en détachèrent; les Indiens agirent avec autant de circonspection que ceux de la veille, prenant grand soin de se tenir entre le vaisseau et la terre. Quand on les vit s'avancer, on rallia un récif qui est à peu près à un demi-mille du rivage, et qui paraît s'étendre à quelque distance de sa partie occidentale: probablement il unit les îles. On avait, au point où l'on était, cinq brasses d'eau sur un fond plat de corail. Quand on eut reconnu que leurs craintes l'emportaient sur leur curiosité, et que vraisemblablement l'on n'aurait pas de rapports avec eux, on descendit le petit canot, avec l'intention de remorquer la pirogue jusqu'à terre, et d'y laisser quelques marchandises; mais on fit réflexion que le vaisseau ne serait pas assez près pour aider le canot dans le cas d'une attaque: on abandonna donc ce projet, et l'on s'éloigna.

La plus grande île du groupe reçut le nom d'*île Disappointment*, et le groupe entier celui de *groupe du Duff*. Ces îles sont à peu près au nombre de onze, situées dans la direction du sud-est au nord-ouest, sur une longueur de quinze milles. Dans le milieu sont les deux grandes îles, qui ont chacune près de deux milles de circonférence. Les îlots sont épars à l'est, à l'ouest et au milieu de celles-là; ils paraissent stériles. Les deux grandes

îles sont boisées ; on y distingue des cocotiers. En général elles ne présentaient pas l'apparence d'une grande fertilité. Les naturels sont grands, forts, bien faits et de couleur cuivrée ; leurs maisons sont bâties les unes près des autres. L'île Disappointement est par  $9^{\circ} 57'$  sud, et  $167^{\circ}$  est.

On fit ensuite route à l'ouest quart sud, pendant treize à quatorze lieues. Le lendemain la latitude observée fut de  $10^{\circ} 4'$  sud. On venait de perdre de vue l'île la plus orientale du groupe ; on aperçut de nouveau la terre dans le sud-ouest : c'étaient les îles Swallow et Volcano de Carteret. On distinguait aussi plus loin l'île Egmont. On découvrit une île basse au sud-sud-ouest de Volcano, et on voulut passer entre ces deux terres : un récif en empêcha. Pendant la nuit on mit en travers. Carteret dit dans sa relation qu'il vit sortir du feu de la montagne de Volcano, et qu'il n'y avait pas de flammes. Comme le *Duff* en était très-près, on observa constamment de dix minutes en dix minutes des globes de feu très-brillans. Ce volcan s'élève à plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa hauteur est à la largeur de sa base dans la proportion d'un à trois. Sa forme conique, ses flancs escarpés, sa cime pointue, firent supposer qu'il a reçu sa forme par des éruptions successives de laves vomies de son cratère, et qui auront coulé le long

de ses côtés. Quoique le temps fût brumeux, on voyait encore ce volcan à vingt lieues de distance.

Le 30 on eut de l'orage, et l'on passa au sud des îles Stewart, découvertes par le capitaine Hunter, dans sa traversée du lieu où il avait fait naufrage à Batavia. Leur longitude est de  $162^{\circ} 30'$  est. Le lendemain on eut connaissance de la nouvelle Georgie, ou îles de Salomon. Ensuite on ne vit plus la terre pendant plusieurs jours. Le 10 octobre on coupa l'équateur par  $152^{\circ}$  de longitude.

Le 25 octobre on se trouva en vue d'une île basse : des pirogues s'en détachèrent. Les Indiens accostèrent le vaisseau, sans montrer ni crainte ni hésitation. Cette conduite confiante fit conjecturer qu'ils avaient déjà eu des rapports avec les Européens. On fut confirmé dans cette idée en les entendant répéter fréquemment le mot *capitaine*. Ils échangèrent leurs hameçons, faits de coquillages, leurs lignes et leurs cordes de bourre de coco contre ce qu'on voulut leur donner. Plusieurs ayant eu la permission de monter sur le pont, restèrent quelque temps sans montrer du penchant au vol ; mais ceux qui étaient dans les pirogues donnèrent sujet de revenir sur la bonne opinion qu'on s'était faite d'eux, en dérochant les anneaux du gouvernail, ce que les naturels des îles des Amis, si habiles d'ailleurs, avaient essayé en vain. On prit aussi sur le fait un insulaire qui